

# COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



CAIOZZO Anna (dir.), 2016, *Mythes, rites et émotions. Les funérailles le long de la Route de la soie*. Paris, Éditions Honoré Champion, coll. Bibliothèque des religions du monde, n° 3, 562 p., illustr., index.

À une époque marquée, en Occident, par l'institutionnalisation des rites funéraires qui tendent à faire disparaître le mort et le macabre, l'ouvrage collectif dirigé par Anna Caiozzo, *Mythes, rites et émotions*, constitue, avec ses vingt-huit articles, une contribution remarquable à l'anthropologie comparative, à la fois pour les enchevêtrements de pratiques religieuses relatives aux funérailles (chrétiennes, juives, zoroastriennes, islamiques, bouddhistes, shintoïstes) et pour la prise en charge des corps et des émotions dans différents espaces-temps (de l'époque médiévale jusqu'à aujourd'hui). Ce travail de recension – né de la volonté de deux personnes, Anna Caiozzo, actuellement professeure d'histoire médiévale à l'Université de Bordeaux, et Eiko Matsushima, professeure d'assyriologie à l'Université d'Hōsei, au Japon – a pour objectif de rendre hommage aux nombreuses victimes du tsunami ayant frappé le Japon en 2011 et d'aborder la mort et ses nombreux visages (p. 13).

L'ouvrage est divisé en quatre sections, avec deux articles en préambule et un article de synthèse. Dans les quatre articles de la première section — «La mort mise en scène, de l'Europe au Caucase» — sont évoquées des pratiques et conceptions funéraires, de l'époque médiévale à l'époque baroque. S'appuyant sur des romans arthuriens (Watanabe) et des manuscrits liturgiques, les auteurs évoquent les manifestations émotionnelles du deuil ainsi que le contrôle exercé par l'Église sur les démonstrations de douleur (Faure, p. 77), notamment les larmes, qui perturbent le repos du mort (Adam, p. 118-119). Bien que l'objectif de ce contrôle soit d'éviter tout débordement, les témoignages font état de nombreux paradoxes (Adam, p. 113) entre ce que les normes sociales imposent et ce qui est pratiqué localement.

La deuxième section — «Le Proche-Orient, des mondes anciens aux mondes musulmans» —, constituée de 11 articles, s'intéresse au chevauchement entre différentes pratiques et conceptions locales ainsi qu'à la place des émotions dans des sociétés en constante transformation. Dans l'islam classique, il n'est pas question de contrôler les émotions liées au deuil (Lory). Elles sont visibles et sonores, comme en témoignent les pratiques funéraires musulmanes de l'époque médiévale : «[O]n meurt à grand bruit le long du Nil» (Fargeon, p. 188). En Mésopotamie, les émotions visibles et sonores sont nécessaires pour aider le mort à quitter le monde des vivants (Grandpierre, p. 151). Toutefois, certains textes coraniques associent les cris et les gémissements au diable (Hendaz, p. 168) et l'excès dans les larmes est prohibé (Caiozzo, p. 225). Il existe, en Égypte par exemple, des pleureuses, des femmes professionnelles ayant pour tâche d'assurer les lamentations (Fargeon, p. 204). D'ailleurs, en Ouzbékistan, on délègue, depuis 2010, l'expression de la douleur à la *bikhalfa*, la seule femme à avoir l'autorité nécessaire pour verbaliser l'affliction des femmes ordinaires (Ducloux, p. 289).

La troisième section — «Les mondes asiatiques, entre célébrations ostentatoires du passé et drames contemporains» — aborde, avec ses cinq contributions, les mythes relatifs aux héros et à la mort des empereurs et des souverains (Joshi), en comparaison avec ce qui

a trait à des personnes ordinaires. Les considérations des auteurs montrent que, même si les rituels funéraires diffèrent selon la classe sociale, la mort réunit. Plusieurs textes évoquent des cas d'immolation, comme au Tibet – où ils représentent des formes de protestation publique dans un contexte où toute manifestation de la douleur est interdite (Buffetrille, p. 343, 346) – ou au Cambodge, dans le cadre de pratiques bouddhistes, où le feu apparaît comme le meilleur moyen de s'assurer une « bonne » renaissance (Forest, p. 378).

Les six articles de la dernière section — « Mythes et rites de la mort au Japon » — traitent des changements dans les pratiques mortuaires au Japon, que ce soit pendant l'Antiquité avec les funérailles des empereurs Tenmu et Shōmu (Macé) ou pendant l'époque contemporaine avec la « déréalisation de la mort » dans les mangas, notamment avec les zombies et les morts-vivants (Bouvard, p. 491). Dans une socialité japonaise où il est tabou de parler de la mort, cette dernière semble omniprésente dans les contes (Shinoda) et même les déités, telles que le couple fondateur Izanami et Izanagi, ne peuvent s'y soustraire (Brotons, p. 402).

Dans cet ouvrage, nombreux sont les témoignages appréhendant la mort non pas comme une cessation, mais comme « une transformation d'un plan onto-cosmologique à un autre » (Wunenberger, p. 503). L'enterrement est vu comme un moment de cohésion sociale (Adam, p. 128) qui permet aux proches de se séparer du défunt et au défunt, d'atteindre le monde des morts (Moisseeff, p. 43). Morts et vivants ont leur part à jouer afin que la transition ontologique se fasse sans heurts. Alors que la gestion du cadavre semble devenir, du moins, dans nos sociétés, l'apanage des « professionnels », on peut se demander si ce ne sont pas ces professionnels qui se retrouvent à prendre tous les risques dans les cas où la transition ontologique échoue.

Enfin, la mort ne touche pas uniquement les humains. Dans son article, Lory considère que le rapport à la mort renseigne également sur la relation que les humains entretiennent avec les non-humains – comme dans le Coran, où les animaux, bien qu'ils se voient refuser l'éternité, jouent le rôle de témoins (Lory, p. 153, 163). À quand l'ouvrage *Mythes, rites et émotions. Les funérailles animales le long de la Route de la soie* ?

Julien Laporte  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec), Canada